

URBANISME En 1995, Jean Dubuisson, l'un des grands maîtres d'œuvre du logement en France après la deuxième guerre, a donné ses archives à l'Institut français d'ar-

chitecture (IFA). Une partie de ces documents sont présentés, rue de Tournon à Paris, jusqu'au 11 avril, révélant le caractère duel de la conception urbaine qui prévalait

alors : recherche formelle contre logique de masse. ● COURAGEUSE, l'exposition ne va cependant pas au bout de la lucidité et s'en tient à la présentation des plus forts moments

d'architecture dans l'importante production de Dubuisson. ● ALORS QUE l'architecture dite moderne rentre en grâce, l'IFA, par la générosité de cet architecte, ouvre le dos-

sier brûlant des grands ensembles. Une bonne occasion, aujourd'hui comme hier, de mesurer la distance séparant théorie et pratique artistique en matière d'urbanisme.

Jean Dubuisson, grand patron de l'architecture moderne d'après guerre

Les archives données en 1995 par le créateur à l'Institut français d'architecture, à Paris, et qui y sont exposées jusqu'au 11 avril, révèlent l'œuvre de ce maître de la modernité emblématique des années 50 et 60

JEAN DUBUISSON, exposition présentée à l'Institut français d'architecture (IFA), 6 bis, rue de Tournon, Paris 6^e. Tél. : 01-46-33-90-36. Du mardi au samedi, de 12 h 30 à 19 heures. Entrée libre. Jusqu'au 11 avril.

Solidement documentée, l'exposition consacrée à l'œuvre de Jean Dubuisson à partir des archives qu'il a léguées à l'Institut français d'architecture en 1995 a tout de l'événement, malgré son caractère technique. Une présentation retenue, sans pitrerie ni grands écarts conceptuels, fidèle au vocabulaire de lignes et de bandes horizontales cher au maître d'œuvre, permet de prendre la mesure de ce grand patron de l'après-guerre, aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingts ans. A travers lui, l'exposition rend assez bien compte de ce qu'a été le meilleur d'une production contrastée pendant les fameuses « trente glorieuses », ces années qui séparent la Libération du premier choc pétrolier et dont l'urbanisme sent toujours le soufre.

Jean Dubuisson, né en 1914 à Lille, vient d'une famille d'architectes au tempérament affirmé, et lui-même fera d'ailleurs en sorte que sa progéniture continue la tradition. Premier Grand Prix de Rome en 1945, ce qui est plus nécessaire à la carrière qu'utile à l'expression du talent, il va montrer dans les années 50 et 60 que la réussite professionnelle peut aller de pair avec l'intelligence du métier. L'époque et les besoins sont à la production de masse, et à l'expression d'une « modernité » qui sera plus tardivement contestée. C'est par milliers d'unités que se

comptent les logements qu'il est appelé à construire, ces fameux grands ensembles tous amalgamés aujourd'hui dans le même opprobre qui confond crise urbaine et crise sociale. L'IFA apporte ce qu'on peut appeler « la preuve par Dubuisson » : une fonction identique et une forme similaire sont susceptibles tantôt d'apporter bonheur et vie facile, tantôt d'engendrer inconfort et désolation.

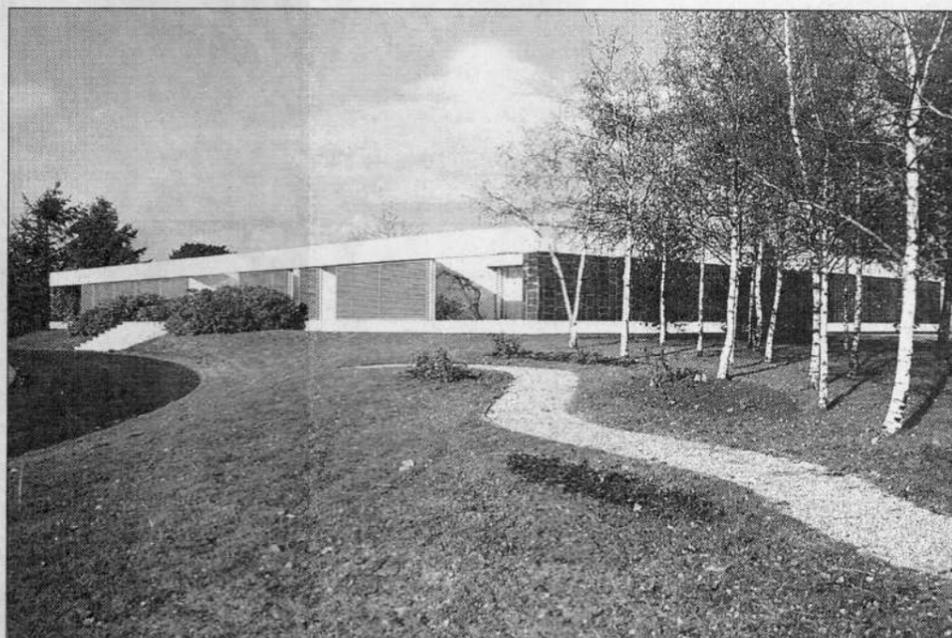
Ainsi s'opposent les 700 logements de l'immeuble Montparnasse, rue du Commandant-Mouchotte (1959-1964), lieu d'élection des professions libérales, et les 1 600 logements de la Caravelle, à Villeneuve-la-Garenne (Hauts-de-Seine). Un bâtiment contemporain du précédent, lui aussi remarquablement dessiné, comme pour faire oublier les standards imposés par le maître d'ouvrage. Mais la Caravelle est désormais si tristement considérée dans son superbe isolement, si excessivement dépréciée que le tronçonnage et la « réhabilitation » en ont été confiés à cet attrape-tout de l'architecture qu'est devenu l'urbaniste Roland Castro.

Si la « caserne Mouchotte » et la Caravelle montrent bien la nécessaire distinction à faire entre crise sociale et échec urbain, se pose alors la question des frontières entre urbanisme et architecture. Celle, en définitive des territoires, de la taille ou de l'échelle des projets, maîtrisables ou non par une seule agence et dans une durée limitée. L'IFA esquive le problème grâce à une sélection drastique dans la production surabondante de l'agence Dubuisson, ce qui permet de ne voir que les réussites et d'oublier les aspects contestables.

Regard sur les ZUP, « totalités autosuffisantes »

En 1996, les éditions Parenthèses ont publié un ensemble d'études sur la formation, la réalité et les transformations des banlieues. Daniel Pinson, architecte et sociologue, y évoque les grands ensembles et les ZUP (zones à urbaniser en priorité). Extrait :

« La ZUP ou l'unité d'habitation de grandeur conforme sont devenues les manifestes architecturaux du Mouvement moderne, aboutissement logique de la place qu'occupait la question du logis dans les principes fondateurs, la raison d'être des congrès internationaux d'architecture moderne. Comme l'a très justement remarqué Aldo Rossi, la Cité radieuse de Le Corbusier est l'un des rares bâtiments existants qui érige le logement au statut de monument. (...) On peut aussi étendre cette remarque aux ZUP et aux grands ensembles, qui se présentent comme des totalités autosuffisantes, faisant abstraction de leur environnement ou le mettant en simple situation d'accompagnement. (...) Dissociées de la rue, qui est devenue la voie de circulation automobile, les masses bâties des immeubles de logements déterminent l'épannelage des ensembles. »



La villa d'André Weil, dans l'Oise, l'une des rares maisons individuelles dessinées par Dubuisson.

Un peu comme si l'architecture pouvait relever du choix esthétique qu'autorise, à la rigueur, la rétrospective d'un peintre. Ainsi le travail de l'historien, à juste titre reconnaissant envers le donateur, permet en définitive d'éviter la réflexion critique.

L'exposition de l'IFA délimite pour ce faire quatre moments plus ou moins autonomes dans le travail de Dubuisson. Le premier correspond à « l'enthousiasme des années 50 ». Ce sont les débuts de l'architecte, qui révèle à quelques maîtres d'ouvrage lucides (ministère de la reconstruction, SCIC, Cofimeg, etc.), quelle perle ils tiennent en Dubuisson. Le village du Shape à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), ou la résidence du Parc à Croix (Nord), lui permettent un très habile travail sur le plan, sur la façade, sur les circulations. Mais ce sont des ensembles de quelque 200 logements. Suit le temps de ce que l'exposition nomme joliment « l'architecture statistique », titre qui parle de lui-même... et des grands ensembles,

c'est-à-dire d'une production de masse évidemment plus propice au lyrisme formel qu'au tricorage urbain. « La technique, une culture » est dans ces conditions une adroite transition pour faire émerger l'image sacro-sainte de l'ingénieur Jean Prouvé, ami de Dubuisson, et son allié pour l'élaboration et l'expression des détails. Les murs-rideaux de la « caserne Mouchotte » témoignent à cet égard de la maîtrise technique de l'architecte, mais surtout du raffinement d'un dessin qui commence à peine, aujourd'hui, à sortir du purgatoire de l'opinion publique.

« RATIONALISTE CULTIVÉ »

Et voici enfin le « rationaliste cultivé », l'homme des Arts et traditions populaires, les ATP, musée et laboratoire conçus en 1957 avec Georges-Henri Rivière, et achevé en 1975 : rarement l'adéquation entre une architecture et son « objet » aura été aussi achevée. Ce que ne contredit pas, comme pour n'importe quel édifice, l'inévitable

et chaotique évolution de la muséographie. D'autres œuvres sont présentées sous cette casquette rationaliste et éclairée. Tenons-nous en à la villa d'André Weil à Pontpoint (Oise), l'une des très rares maisons individuelles construites par l'architecte. Frapotel, c'est son nom, n'est pas, ou pas encore, un lieu de pèlerinage pour les professionnels et les étudiants. Les documents présentés à l'IFA révèlent pourtant l'exceptionnelle maîtrise du vocabulaire moderne ou « international » qu'a acquise Dubuisson. Imbrication avec le paysage, pureté des lignes, intégration discrète des éléments techniques... Tout cela sent le chef-d'œuvre.

Le patron a fermé son agence en 1983, et a donné ses archives à l'IFA. C'est une bonne action et un geste intelligent de distance par rapport à son propre travail, tandis que d'autres, il est vrai moins brillants, ont préféré sortir vite fait de l'histoire. Dubuisson, lui, aura ainsi permis d'affronter et d'affiner cette histoire, ses passions, ses errements. Maladroitement, l'IFA

semble se servir de cette manne pour justifier l'ensemble des propositions des années 50 et 60, tous architectes confondus, comme si aucun doute n'était plus désormais permis.

APERÇU PARTIAL

De la production de Dubuisson lui-même, et pour préserver cette vision idéale, certaines réalisations sont gommées, comme les bureaux du quai de la Rapée, à Paris. Nombre d'autres, pourtant scrupuleusement archivées, sont totalement oubliées, comme la rénovation de la place des Fêtes à Paris, les Erables à Lyon, les opérations d'urbanisme de Biarritz, Lapalud, Metz-Borny, etc. Il est vrai que plusieurs projets formellement précurseurs mais non réalisés, tels le pavillon d'Osaka ou la Maison de la culture d'Angers, ne font pas non plus l'objet d'un traitement spécifique. Qu'un public spécialisé sache s'y retrouver est une chose, conforme à l'élitisme et au dogmatisme si fréquent de l'IFA. Eclairer la lanterne de visiteurs simplement curieux, leur montrer que, dans la production d'un même maître d'œuvre, l'élégance naturelle peut côtoyer la brutalité de modèles standards, est une autre paire de manches.

La stratégie qui consiste à vouer aux gémonies « certains intellectuels des années 1970 », comme l'écrit le commissaire Pascal Perris, sous prétexte qu'ils se sont à juste titre inquiétés des effets induits d'un urbanisme à l'emporte-pièce, relève du terrorisme intellectuel plus que de la réflexion. Prendre en otage le travail autrement subtil de « certains historiens » (sont cités Besset, Monnier, Ragon et Vaysière), et convoquer comme des dieux protecteurs les déconstructivistes Eisenman, Koolhaas (le gourou d'Euralille) ou Tschumi (l'auteur de l'école du Fresnoy), ce n'est en aucun cas aider « le temps de la réconciliation ». Il n'est pas sûr non plus que cela serve l'histoire, ni l'analyse posée de l'œuvre magistrale et diverse de Jean Dubuisson.

F. E.

Grandeurs et misères urbaines des « trente glorieuses »

NI VU NI CONNU, l'exposition de l'Institut français d'architecture pourrait représenter un tournant dans l'histoire de l'architecture moderne en France. Un tournant

ANALYSE

De la difficulté de concilier recherche esthétique et production de masse

trop discret, comme pris entre amis sur une route de traverse. Car il manque à l'affaire un ouvrage complémentaire, qui, développant l'expérience de Jean Dubuisson, aurait ensuite regroupé analyses et points de vue contradictoires sur l'urbanisme et l'architecture, notamment celle du logement, après la dernière guerre. Pour l'heure, l'intérêt de l'opération risque d'échapper totalement au commun des mortels.

Dans l'esprit du public, tout est amalgamé : les grands ensembles, les ZUP, les bars, les tours. Les Francs-Moisins ou Vaulx-en-Velin, les « mauvais » quartiers de Paris, les hauteurs de Marseille, les Hauts-du-Lièvre à Nancy, les ghettos des banlieues... Le « social » rapproche à l'« urbain » de n'avoir pas su créer de vie pour suppléer ce qui reste donc comme un zonage concerté de la pauvreté. Depuis longtemps, Sarcelles, construit vers 1960, représentait l'apocalypse des modernes modèles d'après-guerre. Pourtant, ses architectes, Boileau et Labourdette, avaient voulu y montrer que la

production de masse, la nécessité de donner logement et confort à tous, et l'effort architectural pouvaient être conciliables. Réhabilité, Sarcelles ne fait d'ailleurs plus la une dans la litanie quotidienne des violences dites urbaines.

Construite en un temps record, par Edouard Albert (1910-1968), et restée en fait inachevée après sa mort, la faculté de Jussieu est également devenue l'un des bâtiments phares de la deuxième modernité en France et l'un des plus détestés du passant parisien - qui a pourtant le choix. Mais pendant que le public se passionnait pour la question du désamiantage - fatidique héritage des mêmes temps de progrès -, historiens et architectes se réunissaient en colloques pour réaffirmer courageusement la grâce sensible de l'édifice. Heureusement pour Albert, un autre argument, décisif, est venu conforter ses défenseurs : le coût et les délais qu'auraient entraînés la démolition complète de la faculté.

Jean Prouvé (1901-1984), autre grande figure de l'architecture et de l'ingénierie, voit aussi ses œuvres ou, ce qui revient au même pour ses exégètes, certains bâtiments conçus par d'autres architectes mais dont il a trouvé les solutions techniques, régulièrement menacés. La récente exposition du Centre Pompidou, « L'art des ingénieurs », montrait combien cet apport avait été essentiel à la mise en forme du vocabulaire moderne. Elle révélait la complexité et la beauté de trouvailles qui font aujourd'hui la qualité d'immeubles laissant de glace la plupart des pas-

sants. « Dieu est dans les détails » : avec Mies Van der Rohe, l'expression parfaite de formes géométriques avait fait irruption, dès avant la guerre, et avait ouvert la route à une architecture sans « commune mesure » avec le dessin des villes occidentales. Le Corbusier, qui savait fort bien, lui aussi, où loger Dieu dans ses œuvres, était, de son côté, parvenu à faire accepter qu'en matière urbaine, à l'inverse, il ne fallait plus faire dans le détail. L'architecture attrapait ainsi une terrible fièvre urbaine que la guerre n'allait pas arranger.

ENTRE ÉTHIQUE ET ARGENT

C'est dans ce contexte théorique, conforté par les nécessités de la reconstruction, puis par une crise du logement d'une extrême gravité, qu'ont évolué les architectes des « trente glorieuses ». Certains en firent l'occasion de belles fortunes. Ce n'était généralement pas les plus soucieux d'architecture. D'autres, comme Raymond Lopez à Paris, imposèrent une pelleteuse dogmatique si efficace qu'elle fit oublier leur talent d'architecte. Un autre, Fernand Pouillon, alla en prison : il pensait possible une réconciliation de l'argent, de l'architecture et de l'urbanisme, mais finit par tomber avec l'opération du Point-du-Jour à Boulogne-Billancourt. Quelques-uns s'efforcèrent de concilier l'éthique (servir au mieux l'habitant), leur croyance quasi religieuse dans les principes issus des congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM), et un talent qui ne pouvait plus guère s'exprimer

justement que dans le détail. Celui-ci était devenu l'unique refuge, et presque la prison, des meilleurs architectes.

Revisiter cette période nécessite de faire la part du feu pour mieux sauver ce qui mérite de l'être. Nous en sommes encore loin. Les arguments esthétiques et urbains s'entrechoquent ; les historiens se créent des prés carrés sans livrer les clefs de leurs champs respectifs ; les gardiens du patrimoine, fort embarrassés, éprouvent un amour redoublé pour les modernes d'avant-guerre. Des architectes, gommant l'aspect fondamental des conditions de production, convoquent les patrons de cette deuxième modernité pour légitimer leurs recherches formelles. Les urbanistes se cassent la tête, ou font sauter les barres et leur accrochage de désolants postiches.

Quelques architectes contemporains ont prouvé qu'on pouvait réformer l'urbanisme tout en restant fidèle à l'esprit architectural d'une époque tout au moins lorsque l'échelle le permet : Grandveaud (1990) sur un ensemble de Baudoin (1955) à Saint-Germain-en-Laye ; Perrotet (1990) sur les Buffets de Lagneau et... Perrotet (1958) à Fontenay-aux-Roses ; Devillers et Pérot, rue Jeanne-d'Arc à Paris (1992) ; Portzamparc, rue Nationale à Paris (1992-1994)... Mais aujourd'hui, comme il y a quarante ans, le choix des armes est entre les mains des maîtres d'ouvrage.

Frédéric Edelmann

AZIMUTH PRÉSENTE

Cyrius

et le septeto Turquino de Santiago de Cuba

en concert à l'Européen les 4 et 5 février 98

5 RUE BIOT 75017 PARIS / M^o PLACE DE CLICHY
RÉSERVATIONS TICKET + 01 49 87 50 50

sortie de l'album LA BANDA 20 janvier 98

FONDS DE SOUTIEN CHANSON-VARIÉTÉS-JAZZ subventionné par la Mairie de Paris